

R A P H A È L E L H O P I T E A U

Une foulée après l'autre



Raphaële Lhopiteau

Une foulée après l'autre

© Raphaële Lhopiteau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7354-8

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Institut Curie-Huguenin, 21 juin 2023

« Détendez-vous, l'examen dure une vingtaine de minutes, on vous préviendra lorsqu'il commencera, vous ne devrez plus bouger ».

Clarisse obéit. Elle ferme les yeux, elle a juste le temps de sentir le chariot sur lequel elle est étendue reculer, avant de s'évader le plus loin possible de cette salle glaciale aux lumières agressives.

Allongée sur une plage, ciel bleu, pas un nuage à l'horizon et, pourtant, elle a froid et elle tremble.

Elle ouvre les yeux, elle se retrouve dans un tunnel opaque et laiteux, au bout duquel elle aperçoit une lumière, éblouissante. Un sursaut, elle referme les yeux.

Quelle sensation étrange, celle d'être enfermée dans un cercueil qui attendrait patiemment son tour. Serait-elle déjà morte et parvenue à destination ? Ses enfants, à qui elle a fait part de sa crainte du feu il y a quelques jours, auront-ils eu le temps de convaincre son mari de renoncer à l'incinération qu'il avait fini par accepter suite à ses supplications peu de temps avant ? Victime de son indécision pour la dernière fois, Clarisse redoute maintenant de sentir la brûlure des flammes sur son corps et de mourir à nouveau, carbonisée, bientôt réduite à un petit tas de cendres dont ils ne sauront que faire. En attendant, crémation ou pas, elle est étonnée qu'ils n'aient pas opté pour un modèle de capiton plus douillet ni rajouté quelques lys blancs éparpillés çà et là. Ils connaissent si bien ses goûts. Mais après tout, quelle importance puisqu'elle est morte. Son mari aura réagi de façon pragmatique sous l'effet du stress, ses enfants n'auront pas osé le contredire. Elle ne leur en veut pas, bien au contraire. Qu'ils en profitent pour s'offrir des fleurs, voyager, s'amuser et s'aimer, tout ce qu'elle aurait aimé accomplir si la vie ne l'avait pas quittée.

Morte et vivante à la fois, elle bouge les doigts sous son linceul, elle ne sent pas sa bague, preuve qu'elle est bien morte. Il était convenu avec sa fille que sa bague, sa jolie bague bleue qu'elle aimait tant, lui reviendrait.

Un rire, puis un claquement de porte. La raison l'emporte et Clarisse ouvre les yeux. La réalité est qu'elle n'a pas mis sa bague ce matin pour l'examen. Sa tentative d'évasion aura encore échoué, convertie en cauchemar, celui qu'elle fait mi-endormie, mi-éveillée, celui qui distille une angoisse dans laquelle elle s'enfonce, sans pouvoir y résister.

Et puis, toujours cette odeur, cette odeur d'hôpital. Clarisse en a connu des hôpitaux. Des délabrés, des luxueux, des hôpitaux aux salles d'attente Nespresso, d'autres où on ne peut même pas s'asseoir. Toujours cette odeur, une

odeur de « Revenez-y ». Bien disciplinée, elle y est revenue. Revenue pour un nouvel examen, revenue pour un nouveau contrôle, revenue pour une nouvelle opération, revenue pour un nouveau traitement. Revenue, à chaque fois, la peur au ventre, toujours vivante et morte à la fois.

Et si les résultats n'étaient pas bons ?

Novembre 2001

Le check-up

Cela faisait plusieurs mois que Clarisse avait décidé d'arrêter de travailler, ou plutôt de marquer une pause à l'occasion de la naissance de son petit dernier, et d'en profiter pour s'occuper de ses trois enfants, de son mari et, accessoirement, de sa petite personne. Elle ne le regrettait pas.

Retourner au bureau ? Rester à la maison ? D'un côté, les cellules grises qui bougeaient et la reconnaissance sociale. De l'autre, café à la main, maxi cosy dans les pattes, les discussions en boucle avec d'autres mamans sur l'utilisation ou non de lingettes pour laver les fesses de bébés morveux et, conséquence immédiate, un certain mépris de la part de ceux qui, eux, travaillaient. Le choix ne lui avait pas semblé évident mais elle s'était vite aperçue que sa représentation de la condition féminine était un peu manichéenne et celle de la femme au foyer, beaucoup trop réductrice, sans doute influencée par l'image triste que lui renvoyait sa mère qui n'avait jamais travaillé en dehors de chez elle. Clarisse, comme beaucoup de femmes de sa génération, revendiquait haut et fort son indépendance et s'imaginait déjà, grâce à ses études, dans la peau du « PDG en bas noirs » de la femme des années 80 de la fameuse chanson. Aussi s'était-elle demandé comment allait se dérouler cette nouvelle vie à la maison pour laquelle elle ne semblait pas formatée.

Forte de ce début d'expérience, Clarisse avait décidé de jouer les prolongations une année supplémentaire en s'accordant avec son employeur sur la poursuite de son congé parental. Cette décision avait été accueillie avec ferveur par ses enfants qui n'avaient pas caché leur joie à l'idée de ne plus voir défiler nounous ou autres mamans de substitution. Cela permettait également à son mari de pouvoir continuer sa course au « consultant zéro défaut », pris dans cet engrenage de la performance, corvéable jour et nuit, week-ends et vacances compris. Quant à elle, malgré la dose d'abnégation que cela impliquait, elle se sentait soulagée de ne plus avoir à mener de front deux emplois à temps plein et de pouvoir profiter de ses enfants sans scrupules, dans des conditions matérielles qui ne lui feraient pas renoncer au confort de sa vie « bourgeoise ». Il lui restait à s'organiser pour optimiser cette nouvelle parenthèse, puisque le souci de rentabilité et d'efficacité faisait encore partie de ses priorités, conséquences directes de sa formation commerciale.

Les deux mois de rentrée étaient passés à toute allure et Clarisse était presque

parvenue à cocher tous les items de sa « to do list », mettant ainsi fin à des années de procrastination. Transformation en cocon douillet de leur nouvel appartement acquis deux ans plus tôt, activités d'éveil avec ses enfants, bonne cuisine pour sa petite portée et un mari gourmand, reprise de ses cours de théâtre, sport à volonté.

Souffler, respirer, courir à nouveau, non plus après le temps mais avec son amie Thaïs qui venait d'avoir un bébé et qui, comme elle, profitait d'un congé de maternité à rallonge. Courir pour prendre une respiration mais aussi refaire le monde, échanger des recettes, se raconter et tenter de résoudre l'équation périlleuse de leurs vies de maman, épouse et "ex-working girl". Tout cela parfaitement rythmé, sous l'œil amusé des nouvelles copines de bac à sable qui, comme elle, avaient eu le courage ou l'inconscience de renoncer à leur indépendance financière et ne cessaient de lui répéter que rien ne pressait.

Même si elle ne chôrait pas, à désormais temps plein chez elle, partagée entre lessives, conduites d'école, frigo à remplir, repas à préparer, visites chez le pédiatre, Clarisse prenait un immense plaisir à jongler avec toutes ces activités souterraines. Elle ne s'était jamais sentie aussi bien.

Seul un soupçon d'anxiété ou le reliquat d'une éducation judéo-chrétienne la rappelait régulièrement à l'ordre : qu'aurait-il bien pu lui arriver alors qu'elle avait enfin l'impression d'avoir trouvé cet équilibre, parfait ajustement entre sa vie de femme et de maman ?

Afin de chasser cette angoisse, elle avait décidé de commencer par régler le chapitre médical et avait planifié tous les rendez-vous de contrôles incontournables.

Première étape du check-up, celle que Clarisse appréhendait le plus : le gynécologue pour révision générale.

Visite normale, comme d'habitude.

Une fois de plus, il lui avait palpé la poitrine, une fois de plus, elle avait eu honte de sa taille. C'était comme ça depuis toujours : elle n'avait pas de seins et le peu qu'elle avait lui semblait de plus en plus rabougri. Elle enviait toutes ces filles aux décolletés plongeants qui ne se posaient pas mille questions avant de choisir un vêtement, vêtement souvent incompatible avec une poitrine atrophiée comme la sienne. Ce n'était pas faute d'avoir suggéré à son cher et tendre de lui offrir comme cadeau de naissance, pour leur troisième, une belle paire de seins siliconés ; elle s'était heurtée à un refus catégorique :

— Non, tu n'en as pas besoin, tu es très belle comme ça et si « on » le décide,

ce sera après la naissance du petit dernier.

Trois enfants, voilà qui lui paraissait pourtant un nombre nécessaire et suffisant pour envisager ce projet. Clarisse allait bientôt avoir trente-deux ans ; si elle attendait davantage, l'intérêt de cette mutation serait nul et ses nouveaux seins feraient figure de jouvenceaux sur son corps de femme presque mûre. Ras-le-bol de ces soutiens-gorges à gonflette qui étaient autant d'ersatz et, une fois au lit, plus rien. Rien ne pourrait l'empêcher de commencer à glaner des informations auprès de copines « connaisseuses » et de rassembler les arguments nécessaires pour convaincre son mari.

En attendant, Clarisse n'avait même pas osé aborder, au cours de la consultation chez le gynécologue, le sujet de la chirurgie esthétique qui lui brûlait pourtant les lèvres ; sa tendance à rougir un peu trop facilement et l'air vieux jeu du médecin l'en avaient dissuadée.

Le soir même, devant sa glace, elle se demandait d'ailleurs ce qu'il avait pu espérer trouver dans si peu de matière au moment de l'examen. Et elle entreprit de procéder, comme lui, à la palpation minutieuse de ses seins, l'un après l'autre. Simple curiosité.

Ce n'était pas agréable et cela venait renforcer l'aversion de Clarisse pour tout ce qui était médical. C'était surtout étrange : elle sentait comme deux boules dans le sein droit. Certainement des kystes comme en avaient les petites poitrines, c'était bien connu, se disait-elle. Pourtant, ceux-ci lui paraissaient un peu durs. Sein gauche, rien à signaler excepté la consistance, différente de celle du sein droit. Clarisse avait aussitôt demandé à sa moitié, absorbée par ses chiffres, s'il avait déjà constaté une différence de densité entre ses deux seins. Interloqué par l'incongruité de la question, il lui avait gentiment fait remarquer, en détachant les yeux de son tableau Excel puis en les levant au ciel, combien celle-ci était infondée vu la taille de « l'objet » dont on parlait. Entièrement d'accord sur ce dernier point, elle était passée outre sa réflexion taquine mais avait décidé de surveiller ces deux boules. Elle en voulait en revanche au gynécologue coincé qui n'avait pas pris la peine de lui signaler la présence de ces nodules, ni de la rassurer. Elle l'appellerait si les nodules ne disparaissaient pas.

Deux semaines passèrent, les nodules étaient toujours là, mais cette fois-ci, après une palpation plus approfondie, elle en avait senti trois rouler sous ses doigts, puis quatre, une semaine plus tard. Même si le pire n'était jamais sûr, elle préférait l'envisager – les rôles de dramaturges étaient ses préférés au théâtre : si

c'était un cancer ? C'était donc sur la base de cet auto-diagnostic racinien qu'elle était restée éveillée tard, ce soir-là, pour faire part à son mari, dès son retour du bureau, de l'imminence de sa mort et de la nécessité de songer à la remplacer pour les enfants. Cette annonce, au risque de menacer la crédibilité de Clarisse, eut le mérite de ramener son mari à la réalité de sa vie domestique et d'empêcher ses dernières préoccupations professionnelles de franchir le seuil de l'appartement avec lui. Cela l'avait amusé, il l'avait rassurée, sur le dernier point uniquement. Il avait déjà trouvé sa remplaçante, que Clarisse imagina aussitôt : brune (elle était blonde), pulpeuse (pas comme elle) et pas du tout cancéreuse. Réconfortée par son ton moqueur, elle en avait oublié son pseudo cancer mais en avait profité pour lui rappeler, un câlin plus tard, que sa belle-mère s'occuperait beaucoup mieux de leurs enfants si par hasard...

Quelques jours plus tard, elle palpa à nouveau sa poitrine et constata que le sein droit devenait de plus en plus petit, comme s'il était nécrosé.

N'y tenant plus, elle avait décroché son téléphone pour joindre son gynécologue. À la quatrième tentative et devant l'insistance de Clarisse auprès de la secrétaire, celui-ci avait fini par prendre l'appel :

— Ne vous inquiétez pas, il doit s'agir de simples mastoses. De toute façon, s'il y en a quatre, ça ne peut pas être un cancer ; et puis un cancer ne se sent pas au toucher.

Elle mourait d'envie de lui demander à quoi cela lui servait alors de palper les poitrines de ses patientes à longueur de journée mais sa bonne éducation l'en empêcha. À la question de Clarisse sur l'opportunité de passer une mammographie pour vérifier qu'il ne s'agissait effectivement pas d'un cancer, il l'avait invitée à réaliser l'examen uniquement si elle avait du temps à perdre. Cela ne pouvait mieux tomber car elle avait justement, cette année, tout son temps. Elle avait programmé le rendez-vous trois semaines plus tard.

En attendant, son cancer en gestation faisait l'objet de bonnes blagues avec ses proches qui, tout comme elle, ne manquaient pas une occasion pour en plaisanter. Ils se moquaient gentiment, mais prudemment, de son hypochondrie légendaire.

Clarisse poursuivait son chemin, bien ancrée dans sa vie de femme à domicile, et en avait profité au passage pour rafraîchir sa garde-robe en insistant plus particulièrement sur son stock de lingerie push-up, puisque son mari ne semblait toujours pas prêt à cautionner le sujet de sa « création de seins ». Elle n'avait pas dit son dernier mot.

Décembre 2001

Le verdict

Arriva enfin le jour de la mammographie, dans cette « clinique château » de la banlieue ouest parisienne, avec sa façade majestueuse en briques rouges et ses balcons en fer forgé. Sublime après-midi d'hiver sur fond de ciel bleu. C'était dans cette clinique de la ville royale que ses deux derniers étaient nés et Clarisse était enchantée de ce pèlerinage. Quel soulagement, par ailleurs, de constater que ses « kystes » étaient toujours présents même si elle était perturbée à l'idée de se ridiculiser avec ses quatre boulettes devant des médecins qui, contrairement à elle, n'avaient pas de temps à perdre.

Le service radiologie, situé dans un bâtiment annexe au château, n'avait pas le faste de la maternité. Salle d'attente peuplée de serre-têtes en velours aux ventres arrondis. Même si elle rêvait d'un quatrième bébé, Clarisse ne regrettait en rien ces périodes de grossesse, elle était même heureuse d'avoir retrouvé son ventre plat. Son jean bootcut parfaitement ajusté et ses bottines à talons, témoins d'une éducation versaillaise avortée, contrastaient dans cet environnement de femmes bleu marine aux seins alourdis par la grossesse. La dissemblance était encore plus frappante si l'on considérait sa poitrine plate, objet de sa visite. Clarisse n'avait pu réprimer un sourire.

Cabine de déshabillage, pas plus grande qu'une cabine de douche ; la manipulatrice l'avait priée de se mettre torse nu et elle s'était exécutée. Elle avait attendu patiemment que l'on vînt la chercher, les seins à l'air et l'air constipé. Son humeur badine s'était dissipée dès son entrée dans la salle des machines et elle regrettait à présent son initiative de « dépistage ». Elle n'en avait à l'évidence pas mesuré les conséquences médicales ni le fait que ce caprice venait tout droit alimenter le déficit de la sécurité sociale. Elle s'était sentie coupable, puis lâche au moment de décider qu'il était trop tard pour reculer. Il n'existait de toute façon aucune issue de secours dans cette salle aux murs blancs, déjà hostile, équipée d'appareils métalliques aux longs bras articulés que Clarisse découvrait pour la première fois. Comment l'examen allait-il se dérouler avec ses seins modèles réduits ? La manipulatrice, à qui Clarisse faisait part de son inquiétude, lui rétorqua sèchement qu'il lui arrivait de pratiquer des mammographies sur des hommes. Même si cela la rassurait, elle détestait être comparée à un homme sur ce plan-là. Elle avait bien des glandes mammaires puisqu'elle avait des boules dedans. Sinon, elle n'aurait pas été là en train de se